

**CHARLEMAGNE**



Arthur Kleinclausz

# CHARLEMAGNE



Editions Phoenix

*Collection Histoire*

© Phoenix France

15 rue des Halles 75001 Paris

ISBN : 978-2-493131-04-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image de couverture : *Charlemagne, empereur d'Occident (742-814)*, Amiel Louis-Félix (1802-1864) Photo © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / image RMN-GP

## PREFACE

Né le 8 avril 1869 à Auxonne, Arthur Kleinclausz est le fils d'Ignace Kleinclausz, sergent maître cordonnier au 12<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied, né en Alsace et d'Anne Zélie Bergé, née en Bourgogne.

Après son baccalauréat, Kleinclausz étudie à la faculté des Lettres de Lyon à partir de 1888. En 1891, il est reçu à l'agrégation d'histoire et géographie puis est nommé professeur d'histoire au lycée de Belfort. Il épouse alors en 1898 la fille de Charles Bayet, éminent spécialiste du monde carolingien et byzantin.

Il est muté en 1897 à l'université de Dijon, où il débute une thèse sur L'Empire carolingien associée à une thèse complémentaire en latin sur les débuts de la Bourgogne capétienne. Il publie sur ce dernier thème son premier ouvrage en 1902 : *Claus Sluter et la sculpture bourguignonne au XV<sup>e</sup> siècle*. S'en suivront plusieurs livres et essais sur la Bourgogne dont son œuvre majeure *Histoire de Bourgogne* qui fut primée par l'Académie française en 1910.

En 1902, il soutient sa thèse et devient rapidement un des spécialistes de la période carolingienne. Ernest Lavisse l'invite à participer au tome 2 du magistral *L'Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, aux côtés des médiévistes Charles Bayet et Christian Pfister, le tome sera publié en 1903. Jusque dans les années 1940, il poursuit ses recherches sur le monde carolingien, publiant plusieurs ouvrages : son monumental *Charlemagne* (1934) puis deux autres biographies consacrées aux historiens contemporains de l'empereur, *Eginhard* (1942) et *Alcuin* (1948).

En 1904, il est nommé professeur à l'université de Lyon où il débute alors des recherches sur l'histoire rhodanienne. Il y consacre une œuvre en trois tomes ; *l'Histoire de Lyon* (1939), excellente référence historique sur l'histoire de la capitale des Gaules.

Très renommé et impliqué dans la cité lyonnaise, Kleinclausz devient rapidement assesseur puis doyen de la faculté des Lettres des Lyons. En 1906 il siège aussi à la Commission des musées de Lyon dont il prend la présidence. Il occupe aussi des fonctions à la Société des études locales de l'enseignement public. En 1923 il participe à la création de la Commission des études

rhodaniennes, qui donne à la géographie un statut de science distincte de l'histoire, et aussi à la création de l'association des anciens élèves de la faculté des Lettres de Lyon dont il devient le président. En 1928 il est nommé membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

Après son décès le 30 novembre 1947, la personnalité et l'œuvre d'Arthur Kleinclausz sont saluées par le monde universitaire. Il reste aujourd'hui une référence historique de la période carolingienne qui est saluée pour son objectivité et son attachement aux sources.

Ce cinquième ouvrage est excellent pour comprendre l'importance capitale de Charlemagne, ce roi qui ferme un chapitre du Moyen Âge et provoque une véritable renaissance en Europe. On s'étonnera des compétences diverses du personnage qui l'apparente aux plus grands personnages de l'Histoire. Nous recommandons par ailleurs au lecteur assidu de lire, ou relire, le tome 2 de notre Collection Histoire pour noter les nombreuses ressemblances entre Charlemagne et Napoléon.

P. Bégaint

## Chapitre 1

### PREMIERES ANNEES DE REGNE

ur la naissance et l'enfance de Charles, dit Éginhard, je n'ai rien trouvé dans les livres et il n'y a personne maintenant qui prétende en avoir quelque connaissance ; j'ai donc jugé qu'il valait mieux n'en rien dire. » A ce silence prudent il ne nous est permis de suppléer que dans une faible mesure.

Charlemagne était le fils aîné de Pépin, roi des Francs, et de la reine Bertrade, une noble femme, peut-être originaire du Laonnais. Il eut deux frères, Carloman et Pépin, dont le dernier mourut en bas âge. Sur le lieu de sa naissance nous ne possédons aucun témoignage, à part celui de Godefroid de Viterbe, un écrivain italien du XIIe siècle au service des Hohenstaufen, qui le fait naître à Ingelheim, localité située à quelques kilomètres à l'ouest de Mayence, mais il est impossible d'ajouter foi à une affirmation aussi tardive. Les historiens modernes qui ont placé le berceau du grand empereur à Aix-la-Chapelle, Liège, Quierzy-sur-Oise, ont donc obéi uniquement à leur imagination ou au désir d'illustrer leur pays ou leur ville. Tout au plus est-il permis de supposer que, Pépin ayant surtout habité les contrées qui forment la France actuelle, son fils a pu naître en cette partie de l'État franc, peut-être dans l'une des résidences royales situées sur les bords de l'Oise ou de ses affluents. De même, aucun document ne nous fait connaître d'une manière précise, sinon le jour, qui semble établi, du moins l'année qui vit s'accomplir ce mémorable événement, mais les contemporains étant unanimes pour affirmer que Charlemagne mourut septuagénaire et les mieux informés d'entre eux ayant déclaré qu'il dépassait alors d'un an ou deux l'âge de soixante-dix ans, on en a conclu avec quelque vraisemblance qu'il naquit l'an 742, le 2 avril. Si l'union de ses parents eut lieu en 744 ou 749, comme l'indiquent certaines sources, il serait donc né hors mariage, mais à cette époque on n'attachait à pareil fait que peu d'importance et il y avait un précédent fameux dans la famille même de Charlemagne. Son grand-père, Charles Martel, n'avait-il pas eu pour mère une concubine de Pépin le Jeune, « la noble et belle Alpaïde » ?

Charlemagne paraît avoir reçu de sa mère sa première éducation et, comme Bertrade était très pieuse, cette éducation confiée à des « maîtres catholiques », dont nous ignorons d'ailleurs le nom, fut essentiellement religieuse. Quant à son instruction, elle fut tout à fait négligée. Peu cultivé, absorbé par la politique et les guerres, Pépin ne se souciait point de faire de son fils un savant.

En revanche, il l'initia peu à peu aux choses du gouvernement. Quand le pape Étienne II, bravant le froid et la neige, passa les Alpes au mois de décembre 753 pour invoquer le secours des Francs contre les Lombards, Charles, accompagné par quelques-uns des grands, se rendit au-devant de lui sur l'ordre de son père, pour le conduire au palais de Ponthion. Pépin avec la reine, son second fils Carloman et la Cour, attendait le souverain pontife à trois milles de la ville. Lorsque la rencontre se produisit, le 6 janvier 754, Charles vit son père descendre de cheval, se prosterner devant le pape et suivre sa monture « comme un écuyer » ; puis, après l'entrée d'Étienne II dans Ponthion, qui se fit le même jour au chant des hymnes et des cantiques, il eut dans l'oratoire du palais l'émouvant spectacle du chef de l'Église se jetant aux genoux du roi des Francs, implorant son aide avec des larmes et refusant de se relever tant qu'il ne lui aurait pas tendu une main secourable. S'il n'est pas sûr qu'il ait assisté, le 1er mars suivant, encore que la chose paraisse vraisemblable, à l'assemblée de Berny-Rivière où l'on décida que le pape recevrait satisfaction, il participa certainement le 14 avril à l'entrevue de Quierzy, au cours de laquelle Pépin promit par un acte en bonne forme de « céder à perpétuité à Saint-Pierre et à ses vicaires diverses cités et territoires d'Italie ». Enfin, le dimanche 28 juillet, dans la basilique de Saint-Denis, après qu'Étienne II eut béni un nouvel autel dédié aux saints Apôtres, Charles reçut des mains du pape, avant la messe, en même temps que son père et son frère, l'onction royale et le patricial des Romains ; puis il entendit le pontife déclarer anathème quiconque oserait choisir un roi dans une autre famille que celle qu'il venait de consacrer.

Pépin n'emmena aucun de ses fils dans sa double expédition contre les Lombards, mais en 761, au cours des guerres d'Aquitaine, Charles paraît à l'armée : il assiste à la conquête de l'Auvergne, ainsi qu'à l'incendie de Bourbon-l'Archambault et de Clermont. L'année suivante, il se trouve à la prise de Bourges. Vers la même époque, il souscrit avec son père un acte d'immunité en faveur de l'abbaye de Saint-Calais, avec son père, sa mère et son frère, une donation à l'abbaye de Prüm. En 764, à l'assemblée de Worms, il reçoit ainsi que Carloman l'administration de quelques comtés. Cependant les papes, Étienne II, Paul Ier, adressent aux deux jeunes rois des lettres affectueuses ; ils répètent qu'ils ne cessent de prier Dieu pour eux, leur envoient avec leur bénédiction apostolique des anneaux ornés de pierres précieuses et, comme Charles et Carloman s'excusent de ne pas leur faire aussi des présents, ils répondent que la prospérité de leurs « très doux et très aimants fils » est le seul cadeau qu'ils désirent. Désintéressement de pure forme. Au fond, ils attendent d'eux — et ils le leur disent à l'occasion — l'accomplissement de la donation de Pépin, la défense de la foi orthodoxe,

l'exaltation de la Sainte Église. Paul Ier leur cite les princes qui doivent leur servir de modèles : dans l'histoire juive, David et Salomon ; dans l'histoire de leur propre maison, leur bisaïeul, leur aïeul et leur père. S'ils entrent dans cette voie, Dieu qui les a faits rois ne se contentera pas de maintenir tout le peuple des Francs sous leur autorité, mais il placera leurs adversaires sous leurs pieds, leur donnera la victoire sur toutes les nations barbares et dilatera les frontières de leur royaume.

Quand on rapproche ces faits les uns des autres, on s'aperçoit que Charlemagne a été instruit entre douze et vingt-six ans de la plupart des problèmes qui se posaient alors à un roi franc : conduite de la guerre, administration civile, devoirs de la royauté envers l'Église, question d'Aquitaine, relations avec les Lombards et le Saint-Siège, et que celui-ci s'est efforcé par des lettres à la fois insinuant et prévenant de gagner sa jeune âme ; mais on constate aussi que, bien que, depuis la cérémonie de Saint-Denis, il fût roi d'après le pape au même titre que son père, Charles n'a jamais joué qu'un rôle de figurant, soit que Pépin n'ait pas voulu lui confier la direction d'affaires importantes avant qu'il y fût tout à fait préparé, soit qu'il ait craint de diminuer sa propre autorité. C'est dans ces conditions qu'en 768 il devint effectivement roi.

Vers le mois de juillet de cette année-là, Pépin, à qui la mort de son adversaire le duc Waïfre avait assuré la soumission définitive, semblait-il, de l'Aquitaine, venait de retrouver la reine Bertrade à Saintes, lorsque la fièvre le prit. Il s'achemina malade vers le nord de la France par Poitiers et Tours, où il fit de nombreuses aumônes et sollicita l'aide de saint Martin ; puis, accompagné par sa femme et ses fils qui l'avaient rejoint en cours de route, il se rendit à l'abbaye de Saint-Denis qu'il affectionnait tout particulièrement. Alors, sentant sa fin prochaine, il fit venir les grands laïques et ecclésiastiques et, au mois de septembre, avec leur approbation, partagea ses États entre ses deux fils. D'après les renseignements fort incomplets que nous possédons, le royaume attribué à Charlemagne se développait en un vaste demi-cercle depuis le Böhmerwald et la Saale, affluent de gauche de l'Elbe, jusqu'aux Pyrénées, bordant le littoral de la mer du Nord, de la Manche et de l'Océan Atlantique. Il embrassait ainsi le Nordgau bavarois, la Thuringe, la Hesse, la majeure partie de l'Austrasie, la Neustrie, à l'exception du Soissonnais laissé à Carloman, la moitié occidentale de l'Aquitaine. A Carloman restaient, en partant du Lech qui faisait frontière avec la Bavière, l'Alémanie, la Bourgogne, la Provence, la Septimanie, la partie orientale de l'Aquitaine.

Quelques jours plus tard, le 24 septembre 768, Pépin le Bref mourut à Saint-Denis, après avoir prodigué à l'abbaye ainsi qu'à son abbé Fulrad ses

générosités et y avoir fixé sa sépulture. Ses fils, se conformant à sa volonté, l'y ensevelirent « en grand honneur », et le dimanche 9 octobre 768, ils furent élevés simultanément à la royauté, Charles à Noyon, Carloman à Soissons « par leurs grands et par la consécration des prêtres », dit le chroniqueur officiel. Formule qui prouve que le sacre des deux jeunes princes par le pape Étienne II quatorze ans auparavant ne constituait qu'une désignation et que ni l'aristocratie, ni l'Église franque ne les considérèrent comme rois avant d'avoir adhéré publiquement à leur élévation. Serait-ce pour cette raison que, dans ses diplômes, Pépin ne leur donne jamais le titre royal ? Toujours est-il qu'après la double cérémonie de Noyon et de Soissons, rien ne manquait à leur légitimité : ils régnaient désormais en droit comme en fait et Charlemagne allait pouvoir montrer ce dont il était capable.

L'acte de partage de 768, qui devenait le statut légal du royaume franc, est nettement contraire à notre conception moderne d'après laquelle le fils aîné du roi défunt hérite seul de sa dignité et des territoires soumis à sa domination ; mais il était conforme au droit mérovingien, qui en matière successorale, assimile la royauté à un bien privé. D'autre part, on ne peut pas dire absolument qu'il y eût désormais deux royaumes : par une fiction séculaire, l'unité du royaume des Francs subsistait toujours en principe. Ce serait cependant une erreur de croire que les deux frères, tout en gouvernant spécialement la partie du royaume qui leur avait été confiée, exercèrent le pouvoir en commun : chacun fut vraiment le maître de sa terre et de sa politique.

Or, tandis que les jeunes rois s'organisaient dans leurs États, l'Aquitaine, « où restaient encore des germes de guerre », profitait de la mort de Pépin le Bref pour recommencer la lutte. Un certain Hunald, que l'on a confondu par erreur avec le père et prédécesseur de Waïfre, prit la tête du mouvement : il espérait soulever la Gascogne avec l'Aquitaine et établir sur cette dernière sa royauté. C'était la grande œuvre du règne précédent qui se trouvait menacée, celle dont la réalisation poursuivie au prix de nombreuses et dures expéditions avait permis d'achever la réunion de l'ancienne Gaule sous la puissance franque. Charlemagne le comprit. Après avoir passé l'hiver de 768-769 à Aix-la-Chapelle, il se rendit à Rouen où il célébra les fêtes de Pâques (2 avril 769) et, de là, prit la route du Midi, comptant sur l'assistance de Carloman ; mais dans l'entrevue qu'il eut avec son frère à Duasdivas, vers l'entrée du pays, celui-ci, qui n'avait pas été touché sans doute par la révolte des Aquitains, refusa sur le conseil de ses grands l'aide demandée, et retourna dans ses États. Réduit à ses seules forces, Charles ne se découragea pas. Il concentra pendant le mois de mai de nombreuses troupes à Angoulême et avec cette armée bien pourvue de matériel descendit rapidement vers le sud. Hunald réussit à

## CHARLEMAGNE

s'échapper, grâce à sa connaissance des lieux, et se réfugia chez les Gascons, pensant y trouver asile auprès du duc Loup. A cette nouvelle, le roi, qui avait poussé une pointe menaçante en avant de la Garonne, revint construire sur une colline dominant la Dordogne le château de Fronsac pour bien marquer son intention de rester jusqu'à ce qu'il eût obtenu entière satisfaction, et, de là, envoya des ambassadeurs sommer Loup de lui remettre le transfuge, « sans quoi il entrerait en Gascogne et n'en sortirait pas avant d'avoir mis fin à sa désobéissance ». Loup, effrayé, livra sans hésiter Hunald et sa femme et promit de faire tout ce que le roi désirait. Alors Charles mit en état de défense le château de Fronsac et y établit une garnison pour lui répondre de la soumission du pays, puis rentra en France. Dès le mois de juillet, il était sur le chemin du retour ainsi qu'en témoigne son passage à Angeac-Charente.

Cette guerre, la première en date des guerres de Charlemagne, avait été particulièrement heureuse, car l'Aquitaine, où l'on ne rencontre désormais aucune trace de dynastie nationale, ne devait plus jamais rien tenter contre la domination franque. Le roi put donc reprendre tranquillement le gouvernement de ses États ; il passa les fêtes de Noël 769 à Düren, séjourna à Héristal en mars 770, célébra à Liège les fêtes de Pâques de la même année (22 avril), promulgua vers cette époque le plus ancien de ses capitulaires connus : un capitulaire relatif à la discipline ecclésiastique où il s'intitule « défenseur dévoué et auxiliaire de la Sainte Église » et déclare agir « sur l'exhortation du siège apostolique ». En vérité, un nouveau et très gros problème s'imposait dès ce moment à son attention : celui de ses rapports avec l'Italie, les Lombards et le Saint-Siège.

Au moment où Charles devint roi, la situation des Lombards par rapport aux Francs était juridiquement bien établie. Leur roi Didier, qui régnait depuis le mois de mars 757, était lié par le traité que son prédécesseur Aistolf avait signé en 754 avec Pépin le Bref et renouvelé en 756, aux termes duquel le pape obtint, conformément aux accords de Quierzy, « la cité de Ravenne avec diverses cités » de l'exarchat et de la Pentapole : Rimini, Pesaro, Fano, Cesena, Sinigaglia, Iesi, Forlimpopoli, Forli, Saint-Marin, Comacchio à l'embouchure du Pô, Cagli et Gubbio sur l'ancienne voie stratégique byzantine qui conduisait de Rome à Ravenne par Pérouse en remontant la vallée du Tibre, Narni au nord du duché de Rome. Didier, qui avait dû en partie son trône à l'appui d'Étienne II et de Pépin, s'était aussi engagé sous la foi du serment à faire toutes les volontés du souverain pontife, en même temps qu'il exprimait le vœu de s'unir au roi des Francs par « une grande paix de concorde ». Enfin le roi des Lombards avait juré en présence de l'abbé Fulrad, représentant Pépin en Italie, de remettre au Saint-Siège d'autres localités : Faenza, Imola, Ferrare, Bologne,

Ancône, Osimo, Umata et leurs territoires. Cependant Didier, mettant à profit l'opposition d'une partie de l'aristocratie franque à la politique italienne de son roi (d'ailleurs absorbé par les affaires d'Aquitaine), n'avait pas tenu cette dernière promesse : sauf Faenza et le duché de Ferrare, le pape n'avait rien reçu. Quelques mois même avant la mort de Pépin, le roi lombard s'était associé aux Romains qui avaient renversé le pape Constantin II, avec l'arrière-pensée de le remplacer par une de ses créatures, et, s'il n'avait pas réussi dans son projet, il ne désespérait pas de circonvenir d'une manière ou de l'autre le nouveau pape Étienne III. Astucieux et sans scrupules, il était bien secondé par sa femme, la belle et pieuse Ansa, courageuse et dévouée, toujours prête à partager les soucis et au besoin les périls de son mari, et par son fils Adalgise, associé à la royauté depuis 759, sur qui les Lombards fondaient de grandes espérances.

La disparition de Pépin le Bref parut à Didier une occasion merveilleuse pour élargir encore ses ambitions. Dans la géographie politique de l'Italie, telle que l'avait faite l'effondrement de la puissance byzantine, l'État pontifical, avec ses deux territoires essentiels, le duché de Rome et l'ancien exarchat de Ravenne, qu'unissait la route de la vallée du Tibre, barrait le chemin de l'Italie du sud. Or, il y avait là deux duchés lombards, les duchés de Spolète et de Bénévent, celui-ci presque aussi grand qu'un royaume, qui constituaient en fait des principautés indépendantes dont les chefs recevaient le serment de fidélité de leurs sujets, commandaient l'armée, nommaient les fonctionnaires. S'inspirant des projets d'unification de ses illustres prédécesseurs, Liutprand et Aistolf, Didier résolut d'unir par des mariages sa famille à celles des souverains catholiques du voisinage, afin d'empêcher ces derniers de prêter secours au Saint-Siège ; il comptait, à la faveur de ces alliances, éluder les donations dans une large mesure, propager son autorité jusqu'aux extrémités de la péninsule, enfin, pour couronner cette œuvre grandiose, transformer la royauté lombarde, d'élective qu'elle était, en une royauté héréditaire. Déjà il avait fait épouser l'une de ses filles, Adelperge, au duc de Bénévent Arichis, un duc de son choix, une autre, Liutberge, au duc de Bavière, Tassilon. Maintenant que Pépin n'était plus là pour l'arrêter, il espérait bien marier sa dernière fille à l'un des jeunes rois francs et son fils Adalgise à leur sœur Gisèle ; ce double projet était d'une audace inouïe, car non seulement il aboutissait au renversement de la politique franque des dernières années mais il ne tenait aucun compte du fait que Charles et Carloman étaient légitimement unis à de nobles jeunes filles franques : Charles à Himiltrude dont il avait eu un fils qui fera parler de lui plus tard, Pépin le Bossu, Carloman à Gerberge, qui lui avait déjà donné un enfant ou même plusieurs.

Le pape Étienne III, qui pensait trouver auprès des fils de Pépin le Bref l'appui nécessaire pour arracher à Didier l'exécution de ses promesses, et leur avait témoigné sa fidélité en invitant les évêques francs à siéger au concile romain d'avril 769, fut effrayé par ces nouvelles et il écrivit à Charlemagne et Carloman une lettre d'une singulière énergie. Après un parallèle entre « l'illustre race des Francs qui brille au-dessus de toutes les nations » et « la race fétide des Lombards d'où l'espèce des lépreux est sortie », le souverain pontife rappelle aux deux jeunes rois qu'il est contraire aux usages de leur famille d'épouser des étrangères, qu'au surplus ils sont mariés et que la loi de Dieu leur interdit de « recevoir des femmes en dehors de celles dont il est certain qu'ils les ont primitivement acceptées » ; puis, après une allusion à l'huile sainte qu'ils ont reçue des mains du souverain pontife, Étienne III les prie de considérer qu'ils ont promis au prince des Apôtres et à ses vicaires d'» avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui » et qu'ils ne peuvent s'unir en conséquence à un peuple parjure « qui ne cesse d'attaquer l'Église de Dieu et d'envahir la province romaine ». Il énumère ensuite toutes les promesses de fidélité à la Sainte Église et au siège apostolique que leur père a faites en leur nom et qu'ils ont faites eux-mêmes et termine en menaçant d'anathème quiconque méprisera ses exhortations.

L'âpre langage de cette lettre, son argumentation serrée, l'angoisse qu'elle respire, tout montre qu'au moment où il l'écrivit, Étienne III avait acquis la conviction qu'un danger sérieux le menaçait. Et en effet, le dessein de Didier allait se réaliser, malgré les objurgations pontificales, grâce à une assistance inattendue rencontrée par le roi des Lombards, celle de la reine-mère Bertrade.

Le passé de Bertrade est mal connu. Élevée par les Francs à la royauté en même temps que son mari, elle apparaît avec lui sur quelques diplômes, l'accompagne dans son expédition d'Aquitaine de 768. Au fond, un malentendu régnait entre les deux époux, dont nous ignorons les causes, mais qui devait être grave, car Pépin pensa un instant se séparer de sa femme et l'eût fait sans intervention d'Étienne II. Fut-ce pour prendre sur le défunt une revanche posthume ou parce qu'elle partageait sur la politique à suivre vis-à-vis des Lombards l'avis du vieux parti franc, toujours est-il que Pépin mort, Bertrade travailla de toutes ses forces à rétablir l'entente avec eux. Traversant l'Alsace où elle eut une entrevue avec Carloman à Seltz, la Bavière où elle vit probablement le duc Tassilon, elle se rendit en Italie pendant l'été de 770, s'entretint avec Didier, descendit jusqu'à Rome prier sur la confession de Saint-Pierre et, pour finir, ramena en France la fille du roi des Lombards afin de lui faire épouser Charlemagne. Celui-ci était-il au courant des intentions de sa mère, lorsqu'elle partit pour l'Italie ? La chose est vraisemblable. Bertrade

exerçait alors sur lui une grande influence ; d'autre part, il résulte d'un témoignage sérieux qu'il demanda officiellement la main de la jeune fille. Quoi qu'il en soit, il l'épousa, probablement à Mayence et aux fêtes de Noël 770.

On a supposé, sans grande preuve, que Bertrade aurait poursuivi dans cette circonstance une sorte de pacification générale entre les principaux chefs de la chrétienté d'Occident, rois des Francs et des Lombards, duc de Bavière, pape, dans laquelle serait intervenu Sturm, le célèbre abbé de Fulde. Si tel fut vraiment son but, elle s'aperçut bien vite qu'elle s'était trompée. Tandis qu'une importante mission dirigée par Ithier, abbé de Saint-Martin de Tours, parcourait le duché de Bénévent, à la grande joie d'Étienne III, afin d'y recouvrer le patrimoine de Saint-Pierre, le roi des Lombards se dirigeait sur Rome au mois de mars 771 avec une armée, en apparence pour prier auprès du tombeau de l'Apôtre, en réalité pour un tout autre motif. Il y avait alors à la cour pontificale un haut fonctionnaire qui gênait singulièrement Didier dans ses projets, le primicier Christophe. Conseiller des papes Étienne II et Paul I, principal auteur de l'élection d'Étienne III, ce personnage, que les circonstances avaient un instant rapproché du souverain lombard, s'en était détourné aussitôt, et nul ne se montrait, autant que lui et son fils, le secondicier Serge, partisan des droits du Saint-Siège et de son alliance avec les Francs. Didier avait l'intention bien arrêtée de faire disparaître ce redoutable adversaire et comptait pour y parvenir sur le concours d'un autre fonctionnaire pontifical acquis à ses intérêts, Paul Afiarta. Dûment avertis de ce qui les attendait, Christophe et Serge fermèrent les portes de la ville devant les Lombards campés autour de Saint-Pierre, appelèrent à eux leurs partisans et pénétrèrent en armes dans le palais de Latran, alors la résidence des papes, pour s'emparer d'Afiarta ; mais Étienne III, mandé par Didier dès son arrivée et à qui le roi des Lombards avait juré sur le corps même de saint Pierre de « faire justice à la Sainte Église de Dieu », abandonna ses conseillers et, prenant prétexte de leur violente intrusion dans la demeure pontificale, les invita à se faire moines ou à se rendre auprès de Didier qu'il était allé retrouver. Abandonnés par leurs derniers défenseurs, les deux malheureux, qui s'étaient risqués dans le voisinage de l'église Saint-Pierre, furent appréhendés par les sentinelles lombardes postées sur les degrés et, à la tombée de la nuit, Paul Afiarta, les entraînant devant la porte de Rome, leur arracha les yeux et la langue, après quoi Christophe s'en alla mourir au monastère de Sainte-Agathe, tandis que Serge, enfermé dans la prison du Latran, devait plus tard être étranglé et enterré à moitié vivant. Plusieurs prêtres et moines attachés à la même cause furent également malmenés et emprisonnés : le parti lombard triomphait dans Rome sans partage.

## CHARLEMAGNE

Il n'est pas douteux que, par intérêt et peut-être aussi par faiblesse, Étienne III avait sacrifié à Didier deux hommes qui étaient ses serviteurs dévoués. Il fut effrayé de ce qu'il avait fait et, pour se disculper, écrivit à Charlemagne et Bertrade une lettre où il leur racontait que Christophe et Serge avaient voulu le tuer et que, sans le secours de « son très excellent fils le roi Didier » qui lui avait rendu « tout le domaine de Saint-Pierre pleinement et intégralement », il était perdu. En vérité, il avait fui à l'ennemi, traité avec l'ennemi, comme dit Créontius, et sans aucun profit, car, lorsqu'il prétendit obtenir de Didier le domaine en question, celui-ci répondit ironiquement à son envoyé qu'il devait suffire au pape Étienne d'avoir été débarrassé de Christophe et de Serge qui le dominaient et qu'il n'avait besoin de rien réclamer.

Charlemagne comprit à ce moment quelle erreur il avait commise en écoutant, poussé par sa mère, les propositions insidieuses de Didier. Si Étienne III avait trahi la cause franque, la faute ne revenait-elle pas en partie à celui qui, bravant ses menaces d'anathème, avait refusé de suivre les avis du souverain pontife, épousé malgré lui la fille de l'ennemi du Saint-Siège et des Francs ? La décision du roi fut arrêtée d'autant plus vite que son cœur, semble-t-il, était pris par une jeune fille de treize ans, la future reine Hildegarde. Bien qu'il n'eût aucun reproche à faire à la fille de Didier, il la répudia à la fin de 771 et la renvoya à son père.

Pendant que les affaires d'Italie se développaient ainsi avec toutes leurs conséquences, il se produisait à l'intérieur de l'État franc un autre événement qui pouvait avoir de fâcheux effets sur l'avenir de la maison carolingienne, comme en témoignent les drames de famille dont l'histoire des Mérovingiens est remplie. Alors que Pépin avait cru, en partageant sa succession de son vivant, assurer la paix entre ses deux fils, ceux-ci ne s'entendaient pas.

Les écrivains du temps mettent unanimement les torts du côté de Carloman. A les croire, ce dernier nourrissait des sentiments d'envie à l'égard de son frère, lui cherchait querelle continuellement, et il fallut toute la patience de Charles pour éviter un conflit ; renchérissant encore, les historiens postérieurs font de Carloman « un furieux et un méchant » dévoré par « la colère et la cupidité ». Le jeune roi avait-il une aussi vilaine âme ? Il serait imprudent de l'affirmer, n'ayant là-dessus que le témoignage d'hommes dévoués à Charlemagne et possédant des documents trop rares pour contrôler leurs assertions. Un souverain d'une vingtaine d'années entouré des officiers qu'on rencontre à la Cour de tout roi des Francs et dont plusieurs sont connus de nom (le comte palatin Chrodoin, le chapelain Fulrad, le chancelier Maginaire, le duc Aucher, les comtes Adalhard et Warin), concédant volontiers aux églises des privilèges et des terres, tel apparaît Carloman. C'est trop peu pour le juger, mais on sait

qu'il avait en politique des vues différentes de celles de son frère et, bien qu'aucun auteur ne l'affirme positivement, cela peut être considéré en bonne logique, sinon comme la cause unique, du moins comme la raison principale de leur mésintelligence.

Les premiers symptômes du différend apparurent lors de l'expédition d'Aquitaine, quand Carloman, n'osant passer outre aux objections de son entourage, refusa de participer à la guerre. Il avait une excuse, mais il était humain que Charlemagne éprouvât quelque ressentiment de son abandon et les choses s'aggravèrent assez vite pour qu'Étienne III s'émût de « la discorde que le démon ennemi de la paix avait jetée entre les frères ». Cependant une réconciliation eut lieu et le souverain pontife put se féliciter d'apprendre que les deux rois se trouvaient « grâce à Dieu, unis de nouveau dans une affection commune et dans la concorde, comme des frères vraiment nés de la même mère et germains ». Ce n'était en réalité qu'un rapprochement passager, ainsi qu'il apparut à la lumière des événements d'Italie.

La question italienne ne concernait pas seulement Charlemagne. Également patrice des Romains et protecteur du Saint-Siège, Carloman y était intéressé au même degré ; possesseur de la Bourgogne et de la Provence, par conséquent plus proche voisin du royaume lombard, il était peut-être mieux averti de ce qui s'y passait. En 770, il envoie en Italie deux missi porteurs de lettres pour Étienne III, et quand, l'année suivante, Didier se présente devant Rome pour faire périr Christophe et Serge, il trouve aux côtés de ces derniers un représentant de Carloman du nom de Dodo établi dans la ville avec un certain nombre de Francs. Manifestement, Carloman pratique au-delà des Alpes une politique de défiance vis-à-vis des Lombards opposée à celle de son frère et c'est pourquoi sans doute, dans sa lettre à Charlemagne et Bertrade pour leur expliquer les événements de Rome, le pape ne craint pas d'insinuer que Dodo s'est fait le complice de Christophe et de Serge dans leur projet de l'assassiner. En vérité, Carloman ne se laissa pas tromper par cette ruse et il préparait une expédition pour venger ses partisans, quand il mourut subitement le 4 décembre 771, dans les environs de Laon, à Samoussy. Quelques jours après, on l'ensevelissait selon son vœu à Saint-Rémi de Reims.

Cette mort survenant au moment où « la concorde entre les deux rois ne se maintenait plus qu'avec la plus grande difficulté » ouvrait une grave question. Le défunt laissait une veuve, Gerberge, et deux fils en bas âge. D'après les précédents qui, à défaut d'un texte formel, déterminaient alors la succession au trône, ces enfants pouvaient recueillir l'héritage de leur père, mais leur oncle, favorisé par l'extrême jeunesse de ses neveux, avait également le droit d'y prétendre. C'est ce qui arriva. Avisé de la mort de son frère à Valenciennes où

il avait pris ses quartiers d'hiver, Charlemagne se rendit à Corbény, tout près de Samoussy, « pour prendre le royaume en entier » et, tandis que Gerberge et ses enfants fuyaient en Italie avec quelques rares compagnons dont un seul est connu, le duc Aucher, l'Ogier de la légende, Charlemagne voyait venir auprès de lui à Corbény la masse des fidèles de Carloman, entre autres son cousin germain le comte Adalhard, l'archevêque Wilchaire, l'abbé Fulrad, le comte Warin, et il était reconnu par eux « sans effusion de sang », ce qui a permis à Éginhard d'écrire que, « son frère mort, il fut fait roi du consentement de tous les Francs ». Après trois années d'interruption, l'unité de l'État était rétablie.

La politique de Charlemagne pendant ces trois années ne paraît en somme nullement remarquable et, si on ne se laisse dominer par des idées préconçues, rien n'autorise à penser que ce prince va devenir un grand roi. Sans doute, la guerre d'Aquitaine a été bien menée, mais il semble qu'elle ait été facile. En revanche, dans les affaires d'Italie délicates, compliquées, où il était possible par cela même de donner sa mesure, Charles apparaît comme un homme sans volonté ; il s'efface derrière sa mère, abandonne, à l'instigation de cette femme agitée et manifestement contente de jouer un rôle, la politique de Pépin, et finalement se laisse duper par l'artificieux roi des Lombards. Politique déplorable, qui le conduit à commettre à une année d'intervalle une double infraction à la loi morale et religieuse, en répudiant successivement deux femmes légitimes, parfaitement irréprochables, deux malheureuses dont les historiens carolingiens n'oseront parler que pour les calomnier, faisant de l'une d'elles une concubine et taisant jusqu'au nom de l'autre. Pour décharger Charlemagne en partie de ses responsabilités et reconnaître dès cette époque dans son règne des signes de grandeur, on a supposé qu'il avait été paralysé dans ses projets par l'opposition de son frère. Ni les témoignages contemporains ni la logique des faits n'autorisent pareille hypothèse et l'avantage final reste à Carloman, qui a vu clair dans les intrigues lombardes, établi à Rome un missus chargé de les contrarier et gardé la femme qu'il avait épousée. Un historien du début du IXe siècle s'est fait l'écho de cette opinion, quand il a écrit, à propos de la répudiation de la fille de Didier par Charlemagne, que celui-ci « avait fait des Francs des parjures et contracté une union illicite».

Assurément, il ne faut pas tomber d'une exagération dans une autre. La rapidité avec laquelle Charlemagne a rompu avec le roi des Lombards, quand il a vu où ses concessions le menaient, et sa façon brutale de mettre la main sur l'héritage de son frère sont l'indice d'un esprit hautement ambitieux, capable de reconnaître ses fautes et de les réparer ; d'autre part, sa bonne volonté à l'égard du Saint-Siège reste en dehors de toute contestation possible ; mais, même en tenant compte de ces éléments qui préparent l'élaboration d'une

politique nouvelle plus vaste et plus sûre, il demeure certain, pour quiconque n'a aucun parti pris, qu'on se trouvera dans les années suivantes en présence d'un souverain que rien jusque-là ne permettait de soupçonner. Son attitude, à propos de ces mêmes affaires d'Italie où il s'était si lourdement trompé, en fournit la première preuve.

Alors que Charlemagne devenait seul roi des Francs, arrivait au souverain pontificat (1er février 772), porté par un élan unanime, un nouveau pape qui est lui aussi, bien qu'à un moindre degré, une des grandes figures de ce temps, Hadrien I. Romain de très noble naissance, élevé par un oncle qui était un des principaux personnages de la ville, le primicier Théodore, jadis « consul et duc », ce pape avait un physique agréable et de belles manières. Pieux, de mœurs pures, aimé du peuple, il avait franchi un par un les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, successivement notaire régional, sous-diacre, diacre, et en cette qualité chargé d'expliquer au peuple « les paroles divines et évangéliques ». Tout en considérant qu'il devait selon la coutume de ses prédécesseurs répandre les aumônes et « travailler sans cesse à orner et restaurer les églises de Dieu », Hadrien estimait que c'était là seulement une partie de sa tâche. Il savait que Dieu avait donné à saint Pierre, avec les clefs du royaume du ciel, « le gouvernement de toute l'Église » et que, d'après la tradition des Pères, « la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, tête de tout le monde, occupait le premier rang à la surface de la terre ». Ainsi s'était formée dans son esprit une fière doctrine pour la défense de laquelle il était assuré du concours, non seulement de son clergé, mais des membres de sa famille, ses neveux le duc Théodore et Pascal.

Si Didier avait été bien informé ou s'il avait eu moins de confiance en lui-même, il aurait compris que le temps d'Étienne III était passé et qu'il lui fallait modifier son attitude vis-à-vis du Saint-Siège, mais, enorgueilli par ses succès antérieurs, il mit en œuvre contre le nouveau pape toutes les ressources de cette habileté quelque peu retorse qui lui avait si bien réussi jusque-là. Sans s'inquiéter de l'hostilité manifestée par Hadrien dès son avènement, aux Lombards de Rome il envoya dans la ville éternelle, le jour même de sa consécration (9 février), des ambassadeurs lui demander solennellement de s'unir à leur maître par « le lien de la charité ». Défiant, Hadrien répondit qu'il voulait « vivre en paix avec tous les chrétiens, Didier comme les autres », ajoutant qu'il se demandait quelle foi il pouvait accorder aux paroles d'un prince qui avait menti à ses serments ; mais les envoyés lui ayant assuré à plusieurs reprises que leur maître était prêt à exécuter la promesse faite par lui en 757, le pontife se laissa convaincre et délégua à son tour deux ambassadeurs auprès du roi pour conclure un accord. Or, avant même que les envoyés

pontificaux fussent arrivés à Pérouse, le pape apprenait que Didier avait occupé Comacchio, remis la main sur Faenza et le duché de Ferrare, et qu'il désolait les environs de Ravenne (avril 772). En vain écrivit-il au roi pour lui rappeler ses engagements. Didier lui fit savoir qu'il ne rendrait rien, tant qu'il n'aurait pas eu une conversation particulière avec lui. Même si l'on croit le biographe pontifical, Paul Afiarta, imprudemment choisi par le souverain pontife pour le représenter auprès du roi des Lombards, aurait promis à ce dernier de lui amener Hadrien, au besoin « la corde aux pieds ». Le pape eut beau riposter en faisant arrêter Afiarta pour les meurtres qu'il avait commis et inviter solennellement Didier à restituer les cités qu'il retenait indûment, le roi répondit aux objurgations réitérées du pape en faisant avancer ses troupes à travers la Pentapole. Au mépris de la donation de Pépin, les Lombards occupèrent Sinigaglia, Iesi, Montefeltro, Urbino, tuant les habitants, enlevant les troupeaux, incendiant et pillant ; puis, remontant la vallée du Tibre par Gubbio et Otricoli, ils s'acheminèrent vers la cité pontificale, tandis qu'une autre armée, recrutée en Toscane, se concentrait à Blera, dans le nord du duché de Rome. Bientôt les avant-gardes lombardes apparaissaient aux portes de la ville et Didier, qui avait annoncé au pape son intention de la cerner « avec toutes ses armées », venait prendre lui-même la tête de ses troupes.

Loin de se laisser intimider, Hadrien appela à son secours des hommes de la Tuscie et de la Campanie romaines, du duché de Pérouse et de la Pentapole, il fit transporter à l'intérieur de Rome les ornements des églises Saint-Pierre et Saint-Paul, barricada l'entrée de Saint-Pierre, mit la ville en état de défense ; puis, ayant rédigé une sentence d'anathème, il envoya trois évêques la notifier à Didier et l'adjurer « par tous les divins mystères » de s'arrêter. Entre temps, il avait fait autre chose. Se sentant « incapable de supporter plus longtemps l'insolence du roi Didier et l'oppression des Lombards », il avait envoyé par la voie de mer, la route de terre étant fermée, une ambassade dirigée par un certain Pierre prier le roi des Francs de « secourir, comme avait fait son père Pépin de sainte mémoire, la Sainte Église de Dieu et la province des Romains ou de l'exarchat de Ravenne affligée et d'exiger du roi Didier tout le domaine de Saint-Pierre et les cités enlevées par lui ». Qu'allait faire Charlemagne ?

Depuis que le roi des Francs avait répudié la fille de Didier, la brouille était à peu près complète entre lui et le roi des Lombards. Celui-ci l'avait même aggravée, en donnant asile à la veuve et aux deux fils de Carloman et en travaillant de toutes ses forces à faire rendre aux jeunes princes l'héritage de leur père ; il les avait emmenés avec lui devant Rome, ainsi que leur mère Gerberge et leur fidèle conseiller Aucher, dans l'espoir de les faire sacrer par le pape, auquel cas « il aurait semé la division dans le royaume des Francs,

brouillé Charlemagne avec Hadrien » et, réalisant son grand rêve, « uni toute l'Italie sous sa loi ». Il y avait donc de fortes raisons de croire que Charlemagne accueillerait favorablement la requête du souverain pontife.

Cependant Hadrien n'était pas tranquille. Au témoignage de son biographe, il ne s'était tourné vers le roi des Francs que « poussé par la nécessité », peut-être parce que la politique suivie jusque-là par Charlemagne en Italie n'était pas de nature à l'éclairer sur ses véritables dispositions, plutôt parce qu'il savait que la cause de Didier rencontrait encore des défenseurs parmi quelques Francs attachés aux souvenirs du passé et que ceux-ci pouvaient justifier dans une certaine mesure leur attitude en invoquant la puissance du roi des Lombards.

A en juger par les apparences, ce n'était pas en effet un adversaire à dédaigner que Didier. L'État sur lequel il régnait, et qui s'étendait du pied des Alpes à la mer tyrrhénienne, comprenait en principe, non seulement le royaume lombard proprement dit avec ses trois régions, l'Austrie et la Neustrie dans le bassin du Pô, la Tuscie ou Toscane, mais les trois duchés de Frioul, de Spolète et de Bénévent par lesquels il côtoyait largement la mer Adriatique et atteignait le sud de la péninsule. La « très opulente cité de Pavie », où « le roi de la nation des Lombards » possédait un palais rempli de trésors et résidait avec sa famille et ses grands officiers, le référendaire (*stolesayz*), l'écuyer (*marpahis*), le porte-épée, le trésorier, était sa capitale et il avait en la ville fortifiée de Vérone un puissant boulevard. Il légiférait avec le concours d'une assemblée du peuple sur laquelle on ne possède que peu de renseignements, et l'administration locale, confiée à des gastalds munis des pouvoirs de justice et de police et chargés de conserver le domaine royal, paraissait constituer une armature solide. L'opposition violente qui avait existé primitivement entre Lombards et Romains, et qui aurait pu être une gêne pour le pouvoir royal, s'était considérablement atténuée, au moins dans l'Italie du Nord. Enfin Didier avait à son service une armée sérieusement organisée.

Tous les hommes libres (*arimanni, exercitales*) en faisaient partie et l'importance de leurs obligations était proportionnée à leur fortune. Les riches propriétaires arrivaient avec une cuirasse, un équipement complet, épée et bouclier, et des chevaux ; ceux qui n'avaient que quarante arpents de terre fournissaient un cheval, un bouclier et une lance ; on exigeait des moins fortunés un carquois, un arc et des flèches. L'armée lombarde était donc essentiellement une armée de cavaliers et elle ne manquait jamais de montures, étant donnée l'importance qu'avait en Italie l'élevage des chevaux. Dès que le roi avait lancé l'ordre d'entrer en campagne et fixé la date du départ, chaque soldat se mettait en route et il était formellement interdit aux créanciers de poursuivre leurs débiteurs depuis le douzième jour qui précédait leur entrée en

campagne jusqu'au douzième jour qui suivait leur retour. Les mesures les plus sévères étaient prévues contre ceux qui ne répondaient pas à l'appel royal et contre les fonctionnaires qui dispensaient « des puissants » du service militaire. Les fouilles exécutées dans les sépultures d'Italie, qui ont mis à jour de nombreux objets déposés principalement dans les musées de Brescia et de Cividale, donnent une idée impressionnante de la vigueur et de l'armement des guerriers lombards.

Ceux-ci ne constituaient d'ailleurs pas la seule défense du royaume. Entre la Lombardie et la Francie, les Alpes se dressaient comme une gigantesque muraille naturelle dont il suffisait de tenir solidement les débouchés pour empêcher une troupe de pénétrer. Les rois lombards n'y avaient point manqué. Ils avaient réglementé le passage des « cluses », c'est-à-dire des défilés, afin que « leurs ennemis ou ceux de leur nation » ne pussent les traverser, ni les habitants de la péninsule sortir librement, et confié à des officiers spéciaux, les *clusarii*, le soin de les surveiller. En temps de paix, aucun étranger, même s'il se rendait à Rome en pèlerinage, ni aucun Lombard allant à l'extérieur ne pouvait franchir ces cluses sans un passeport royal visé par les *clusarii* ; en temps de guerre, des soldats étaient envoyés pour occuper ces positions.

Aussi bien ce fut un moment solennel, un de ces moments décisifs dans l'histoire des peuples, que celui où l'ambassadeur Pierre ayant débarqué sans encombre à Marseille rencontra le roi des Francs à Thionville, au mois de février ou de mars 773. L'envoyé d'Hadrien se montra insinuant et habile. Il rappela à Charlemagne que, depuis le jour où Étienne II lui avait donné l'onction royale et conféré le patricial des Romains, il était devenu « le protecteur légitime et le défenseur de ces derniers », peut-être aussi que la donation dont Didier refusait de tenir compte avait été corroborée non seulement par Pépin le Bref, mais par Charles lui-même. Vraisemblablement il ne dissimula rien des intrigues du roi des Lombards en faveur des enfants de Carloman, et Charlemagne ne put douter que, si le départ de ses neveux pour l'Italie lui avait paru au début sans importance, il n'en était plus de même maintenant. Enfin, le roi des Francs put apprendre de la bouche de l'ambassadeur pontifical, s'il ne le savait déjà, que la puissance de Didier était plus apparente que réelle, étant données les aspirations des ducs de Spolète et de Bénévent à l'indépendance. Dans ces conditions, la cause, semble-t-il, fut vite gagnée : mais il importait de calmer les scrupules du vieux parti lombard. Pour lui enlever tout prétexte d'opposition, le roi envoya en Italie trois commissaires chargés de s'assurer que Pierre avait dit la vérité et que, non seulement Didier ne voulait rien rendre de ce qu'il avait pris, mais repoussait toute entente ; puis quand, ces enquêteurs revenus, il fut avéré que, même au

prix de 14000 sous d'or, il était impossible de fléchir « le cœur très farouche » du roi lombard, l'affaire se trouva jugée et Charlemagne manifesta sa volonté de donner satisfaction au souverain pontife.

L'armée franque, concentrée en nombre dans la ville de Genève vers le mois de juillet 773, rencontra immédiatement de grosses difficultés. Non seulement il lui fallait franchir des chaînes de montagne dominées « par des sommets élevés jusqu'au ciel et d'âpres rochers », mais Didier, campé devant les cluses avec des forces importantes, en avait obstrué l'issue avec des travaux d'art et des murs de maçonnerie. Charlemagne manœuvra avec précaution. Tandis qu'une partie de l'armée commandée par son oncle Bernard s'engageait par la route du Grand Saint-Bernard, il prenait lui-même avec ses meilleures troupes le chemin du mont Cenis, « de manière à tenir tous les passages ». L'opération ne se fit pas sans peine. Il semble qu'au moment où les Francs débouchèrent des montagnes, un certain mécontentement se soit manifesté parmi eux et même que quelques-uns aient parlé de rentrer dans leurs demeures, soit qu'ils aient été découragés par les premières fatigues de la campagne, soit que la politique de conciliation vis-à-vis des Lombards comptât encore des partisans. Charlemagne, qui peut-être ne voyait pas très bien le moyen de passer, crut opportun d'entamer de nouvelles négociations avec Didier et lui demanda de « rendre pacifiquement » au Saint-Siège les villes qu'il détenait, lui offrant en échange la somme d'argent qu'il lui avait proposée antérieurement, se déclarant prêt à se contenter de sa parole pourvu qu'il lui livrât en garantie trois otages : si le roi des Lombards acceptait ces propositions, « il se retirait aussitôt avec toutes ses troupes, sans livrer combat ». Didier refusa encore. Alors le roi des Francs recourut à une ruse de guerre. Pendant que l'armée ennemie lui faisait face, il envoya par un chemin de traverse une troupe de soldats éprouvés, sans doute des montagnards, l'assaillir par derrière. Les Lombards, se jugeant tournés, levèrent leur camp et tandis que les deux armées franques remontant, l'une la Doire baltée, l'autre la Doire ripaire, faisaient leur concentration, ils se retirèrent sur leur capitale.

Dans la poursuite qui s'ensuivit, les Francs tuèrent quelques ennemis et, vers la fin de septembre 773, ils arrivèrent devant Pavie ; mais Didier, réfugié dans la ville « avec son entourage et une foule de Lombards », avait eu le temps de la mettre en état de défense. Charlemagne se rendit compte immédiatement qu'il serait difficile de s'en emparer. Il se borna donc à l'investir de manière que personne ne pût y entrer ni en sortir, puis, laissant la majeure partie de son armée poursuivre les opérations de siège, il se porta avec une élite devant Vérone où le prince royal Adalgise, confiant dans la forte assiette de la place, s'était enfermé avec la famille de Carloman. Malheureusement pour Adalgise,

## CHARLEMAGNE

Gerberge et ses enfants se rendirent à Charlemagne presque aussitôt, ainsi que Aucher, et beaucoup de Lombards, sentant venir la défaite, rentrèrent chez eux. Le fils de Didier réussit tout juste à s'échapper avant que la ville ouvrît ses portes et le roi, revenu devant Pavie, où il célébra les fêtes de Noël, dirigea la conquête des villes situées au nord du Pô.

Cependant le siège de la capitale lombarde ne continuait qu'au prix de grandes difficultés. Charlemagne, le voyant traîner en longueur, jugea qu'il avait le temps d'aller à Rome et, laissant ses troupes poursuivre le blocus, il s'achemina vers la Ville éternelle.

Rome était alors singulièrement déchu de son ancienne splendeur. Sans doute la plupart des monuments antiques restaient encore debout et les basiliques chrétiennes étaient nombreuses, particulièrement autour du Forum, où elles avaient remplacé les anciens sanctuaires païens ; mais les temples, les cirques et tous les édifices qui rappelaient les odieux souvenirs du paganisme n'étaient pas entretenus, et la nécessité où les papes se trouvaient depuis tantôt deux siècles d'employer leur argent à combattre ou acheter les Lombards leur permettait à peine de réparer leurs églises. Au moment où Charlemagne arriva, les murs et les tours de la ville croulaient de vétusté, malgré les travaux hâtivement exécutés par Hadrien pour arrêter Didier, et, jusque dans l'atrium de la vénérable basilique de l'apôtre saint Paul, le pavement avait disparu pour faire place à une herbe que chevaux et bœufs venaient paître. Cependant les ruines de l'Antiquité et les églises, même délabrées, constituaient pour les descendants des Barbares un magnifique spectacle et, si matériellement la ville avait beaucoup souffert, elle resplendissait moralement de toute la gloire religieuse qui y était contenue. Au VIII<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage « ad limina » était devenu l'objectif suprême de tout bon chrétien, et, malgré le péril du passage des Alpes ou de la traversée des mers, nombreux étaient ceux qui rêvaient d'aller quelque jour « saluer les portes de Rome, baiser de leurs lèvres chaudes le pavé qui entourait le très saint sépulcre de Pierre, solliciter l'indulgence et le pardon pour leurs fautes passées ». Parmi ces visiteurs, dont l'enthousiasme naïf était réchauffé par les prodigieux récits qui constituent le fond des *Mirabilia urbis Romae*, Francs et Anglo-Saxons étaient les plus zélés. Ils appartenaient à toutes les classes de la société, même la plus élevée, et c'est ainsi qu'au VIII<sup>e</sup> siècle plusieurs rois et princes étaient venus prier auprès du tombeau sacré. Certains d'entre eux, Coïnred de Mercie et Offa de l'Essex, le Franc Carloman, oncle de Charlemagne, Ratchis, roi des Lombards, « abandonnant leur femme, leurs parents, leur terre, leur patrie pour le Christ et pour l'Évangile », prirent le costume monastique et ne revinrent pas dans leur pays.

Le but déclaré du voyage de Charlemagne à Rome s'annonça conforme en principe à cette tradition : il désirait, à l'occasion des fêtes de Pâques, prier au tombeau de Saint-Pierre et dans les diverses églises de la ville ; mais il n'y avait rien de commun entre les pèlerins ordinaires qui se présentaient chaque jour aux portes de la cité et ce roi vainqueur qui s'avancait à cheval à travers la Toscane, entouré d'évêques, d'abbés, de comtes et de nombreux soldats. Aussi quand, le 2 avril 774, jour du samedi saint, le pape apprit que Charlemagne approchait, il dirigea au-devant de lui jusqu'à Noves, petite localité située à trente milles de la ville, près du lac de Bracciano, tous les chefs de l'armée avec l'étendard pontifical pour le recevoir ; puis, quand le roi ne fut plus qu'à un mille, se présentèrent les milices à pied avec leurs chefs et les enfants des écoles portant des palmes et des rameaux d'olivier, chantant sa louange et poussant des acclamations ; enfin arrivèrent les croix-enseignes des sept régions ecclésiastiques, selon le cérémonial usité jadis pour la réception des exarques et des patrices. A leur vue, Charlemagne descendit de cheval ainsi que ses compagnons et l'imposant cortège continuant sa route parvint devant Saint-Pierre.

La basilique avait alors l'aspect qu'elle devait conserver jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. En avant de l'église proprement dite, dont la façade conçue suivant les règles de l'art chrétien primitif apparaissait simple et élégante, se développait un vaste atrium rectangulaire garni de portiques sur toutes ses faces et précédé d'un porche à trois portes de bronze auquel on accédait par un large perron. Le pape se tenait au sommet des degrés, entouré de tout son clergé, tandis que le peuple emplissait la place. Charles gravit les marches en les baisant une à une et, lorsqu'il fut arrivé devant le souverain pontife, tous deux s'embrassèrent ; puis le roi, tenant la main droite du pape, fit son entrée dans l'église pendant que les clercs chantaient la grandeur divine et s'écriaient : « Béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur ! » Accompagné de sa suite, le roi pénétra jusqu'à la Confession de Saint Pierre et là tous se prosternèrent, rendant grâce au Dieu tout-puissant et au prince des Apôtres. Pendant quatre jours, Hadrien et Charlemagne suivirent en commun les cérémonies pascales. L'après-midi du samedi saint, le pape donna le baptême devant le roi dans le baptistère du Latran. Le jour de Pâques, il envoya dès l'aurore chercher Charles et son escorte et il y eut messe à Sainte-Marie Majeure suivie d'un dîner au palais de Latran ; le lundi, la messe fut dite à Saint-Pierre et le lendemain à Saint-Paul.

Au premier abord, cet accueil à la fois pompeux et cordial fait par le Saint-Siège à son défenseur paraît naturel et exclusif de toute arrière-pensée. En vérité, le pape était plein d'inquiétude. Il connaissait trop bien le passé de l'histoire pontificale pour ignorer que la papauté n'avait jamais rien gagné à

des rencontres trop immédiates avec les princes de la terre, et Charlemagne était venu à Rome à l'improviste, sans être invité. D'autre part, il s'était produit dans l'Italie centrale avant sa venue un grave événement. Avant même que Didier se portât aux cluses, les habitants de Spolète et de Réate, dans le duché de Spolète s'étaient rendus à Rome et avaient engagé leur foi au Saint-Siège ; puis, les cluses ayant été forcées par les Francs et l'armée lombarde battant en retraite, la plupart des autres cités du même duché, ainsi que celles du petit duché de Fermo qui en faisait partie, Osimo, Ancône, Citta di Castello, avaient à leur tour prêté serment, pour le présent et l'avenir, de servir fidèlement le pape et ses successeurs, et Hadrien exultant avait donné aux Spolétains un duc de son choix, Hildebrand. Or si Ancône et Osimo faisaient partie des villes antérieurement promises au Saint-Siège, il n'en était pas de même de Citta di Castello qui relevait de la Tuscie lombarde, ni du duché de Spolète, ni de celui de Fermo. Dans ces conditions, Hadrien pouvait se demander comment Charlemagne accueillerait des annexions qui plaçaient « sous le droit et la puissance de saint Pierre » une partie de sa conquête. Loin donc d'être tout à la joie, le pape avait l'âme agitée par des sentiments complexes que son biographe traduit fidèlement en disant que l'arrivée du roi des Francs le jeta « dans l'extase et une grande stupeur ». Peut-être même la brillante réception que le souverain pontife fit à Charlemagne fut-elle moins une occasion de lui témoigner sa reconnaissance qu'un moyen de gagner son cœur. En tout cas, il l'accompagna de précautions minutieuses et de démarches propres à sauvegarder ses intérêts.

Le 2 avril, avant de permettre au roi d'entrer dans Rome, le pape exigea qu'il se liât à lui, ainsi que tous les Francs, par un serment prêté sur le corps même de saint Pierre. Charlemagne ne logea ni au palais pontifical de Latran ni à l'intérieur de la ville, mais, après chaque cérémonie, il fut ramené avec ses compagnons de l'autre côté du Tibre et hors des murs de Rome, dans le voisinage de Saint-Pierre où il avait établi son camp. Enfin, il reprit le chemin de l'Italie du nord aussitôt les cérémonies pasciales terminées, probablement le 6 avril, après avoir dans l'église Saint-Pierre, quelques heures auparavant, réalisé l'au-delà des espérances d'Hadrien.

Supplé par le pape, venu avec les chefs du clergé et de la milice le saluer avant son départ, de confirmer les engagements de Pépin le Bref dont lecture lui fut donnée, Charlemagne ne se contenta pas de satisfaire ce désir : il fit rédiger par son notaire Ithier une nouvelle promesse de donation. Aux termes de ce document fameux, l'État pontifical devait comprendre les pays situés au sud d'une ligne conventionnelle partant de Luni sur la mer Tyrrhénienne et par Sarzana, le monte Bardone, Berceto, Parme, Reggio, Mantoue, atteignant

Monselice, englober avec la Corse « tout l'exarchat de Ravenne tel qu'il était anciennement constitué, les provinces de Vénétie et d'Istrie, la totalité des duchés de Spolète et de Bénévent ». L'acte corroboré par les propres mains du roi et souscrit par tous ses évêques, tous ses abbés et tous ses comtes, fut placé d'abord sur l'autel, puis sur la Confession de Saint-Pierre, et Charlemagne, après s'être engagé « par un terrible serment » ainsi que son entourage à l'exécuter, en déposa un second exemplaire « sur le corps même de l'Apôtre et sous les Évangiles qu'on y embrasse, pour la très ferme sauvegarde et l'éternelle mémoire de son nom et du royaume des Francs ».

Quand, au lendemain de ces événements, le roi reparut devant Pavie, les assiégés commençaient à être fatigués par la prolongation du siège : la mortalité résultant des privations, peut-être même de la famine, sévissait parmi eux. Dans les premiers jours du mois de juin, Didier sortit de la ville avec sa femme et une de ses filles pour faire sa soumission au roi des Francs. Le lendemain, Charlemagne, accompagné de la reine Hildegarde qu'il avait mandée pour assister à son triomphe, fit son entrée dans Pavie au bruit des hymnes et des louanges et prit possession du palais royal dont il distribua les trésors à ses soldats. Adalgise, qui tenait encore la campagne avec quelques troupes, quitta l'Italie sans combattre.

Il ne semble pas douteux qu'à ce moment le royaume lombard proprement dit fût tout entier aux mains de Charlemagne. Non seulement en effet le roi avait mis à profit les loisirs que lui laissait le siège de Pavie pour achever la conquête du bassin du Pô, c'est-à-dire de l'Autriche et de la Neustrie, mais, lors de son voyage à Rome, il avait traversé la Tuscie sans rencontrer de résistance. D'ailleurs, après la défaite de Didier, il reçut les délégations de plusieurs cités lombardes venues lui présenter leur soumission. Mais, la question militaire résolue, une autre question se posait : comment la conquête serait-elle envisagée ? Charlemagne n'eut pas la moindre hésitation à ce sujet. Il considéra que Didier, contre qui la fortune des armes avait prononcé, se trouvait déchu de sa dignité à son profit et, le 5 juin 774, il ajouta officiellement à son titre de roi des Francs celui de roi des Lombards. Reçut-il à cette occasion une nouvelle couronne ? La chose n'est rien moins que probable : les rois lombards, lors de leur avènement, ne prenaient que le sceptre, et la fameuse couronne de fer du trésor de Monza, ornée d'un gros cabochon et de fleurettes d'or sur champ d'émail, attribuée à la reine Theodelinde, que l'archevêque de Milan aurait placée sur la tête du roi des Francs, est un ouvrage de la seconde moitié du IXe siècle. En revanche, il est certain que, dans l'opinion unanime des contemporains, l'Italie tout entière appartenait maintenant à Charlemagne. Des Lombards qui avaient régné sur elle pendant deux cents ans, elle avait

passé simplement sous un nouveau maître, et cela n'impliquait dans le gouvernement de la péninsule aucun changement profond.

Quelques mois après, vers la fin de juillet ou le commencement d'août, Charlemagne, laissant à Pavie une garnison franque, prit la route des Alpes avec Didier et Ansa prisonniers. Triomphalement, il traversa Spire, Lorsch où il assista le 1er septembre, entouré de sa famille, de plusieurs évêques et de ses grands, à la consécration d'une nouvelle église, Worms, Ingelheim, Düren où il donna des diplômes entre le 14 et 24 septembre. Didier, après avoir peut-être séjourné quelque temps à Liège, où il aurait été confié selon l'usage à l'évêque de cette ville, fut exilé ainsi que sa femme au monastère de Corbie, où il acheva ses jours « dans les veilles, les oraisons, les jeûnes et en faisant beaucoup de bonnes œuvres » ; mais Ansa fut autorisée à rentrer en Italie, où elle devait recevoir sa sépulture à l'église de Brescia dans un tombeau de marbre blanc incrusté d'or. On ignore ce que devinrent la veuve et les enfants de Carloman.

Charlemagne avait en somme gagné la guerre sans livrer une seule bataille, sans rencontrer une résistance aussi grande qu'on pouvait le supposer. Son habile manœuvre au début de la campagne et le manque d'unité de l'État lombard expliquent sa réussite, mais peut-être à ces causes convient-il d'en ajouter une autre. L'élévation de Didier à la royauté ne s'était point faite sans une certaine opposition : en 772, plusieurs Lombards « qui ont fui en Francie » sont dépouillés de leurs biens « à cause de leur infidélité ». Ainsi vient à l'esprit un soupçon de trahison, qui se trouve précisé dans des légendes postérieures, où l'on voit les Grands lombards inviter Charlemagne à venir avec une forte armée et s'engager à lui remettre le tyran Didier enchaîné, le diacre Martin envoyé par l'archevêque de Ravenne « montrer aux Francs le chemin de l'Italie », le diacre Pierre livrer Pavie à ces derniers et obtenir en récompense l'évêché de Verdun. Quoi qu'il en soit, cette victoire, remportée sans qu'il y eût pour ainsi dire de sang répandu et sans que Charlemagne pensât à modifier l'organisation politique et administrative de l'État lombard, fut une de ces victoires dont il n'y avait aucun exemple dans le passé des peuples barbares, et elle marque d'un caractère original et vraiment humain la première des grandes conquêtes de Charlemagne. Les vaincus en ont eu le sentiment. L'un d'eux écrit que le roi des Francs, « qui aurait pu tout détruire, se montra clément et indulgent, laissa aux Lombards leurs lois, quitta à les compléter sur certains points, et pardonna à la foule de ceux qui avaient fauté contre lui » ; un autre déclare qu'il « tempéra sa victoire par une clémentine modération ». En vérité, Charlemagne n'avait pas seulement acquis beaucoup de gloire : en passant les Alpes pour garantir la sécurité du souverain pontife et non point « par amour de l'or et de l'argent », il avait mérité la première place dans

l'affection du chef de l'Église ; devant le tombeau de saint Pierre, un lien sacré avait été créé entre le pape et lui, sous les yeux des principaux personnages de leur Cour. Dès le séjour de Charlemagne à Rome, Hadrien célébra dans des vers inspirés par sa profonde culture le prince qui abattait les nations superbes et s'était déjà rendu digne du royaume céleste par sa fidélité au siège apostolique. Un pareil ouvrage ne pouvait avoir qu'une origine divine et nul ne doutait que le triomphe de Charles sur Didier fût le triomphe du Roi des rois.

Cependant les résultats obtenus n'étaient pas aussi incontestés qu'il paraît au premier abord et que les annalistes le laissent entendre. La donation au Saint-Siège n'avait pas été approuvée par tout le monde et certains Lombards pouvaient regretter l'indépendance perdue, tenter de la reconquérir à la faveur de l'éloignement du roi des Francs. De là des complications, qui surgirent entre la fin de l'année 774 et les derniers mois de l'année 775 dans l'exarchat de Ravenne et le duché de Frioul et parurent remettre en question l'œuvre de Charlemagne.

Les archevêques de Ravenne occupaient dans la péninsule une situation exceptionnelle. Habitant l'ancienne résidence des exarques byzantins, ils tiraient de cette situation un grand prestige et ils étaient incontestablement, après le souverain pontife, les premiers dans l'Église d'Italie. Lorsque l'exarque eut disparu, ils émirent des prétentions à la domination politique sur l'exarchat, comme les papes faisaient dans le duché de Rome, et même ces prétentions se manifestèrent sous Pépin le Bref avec une telle violence qu'Étienne II déposa l'archevêque Serge qui, « animé par l'esprit d'orgueil, faisait obstacle à sa volonté ». A peine Charlemagne eut-il quitté l'Italie que l'archevêque Léon, successeur de Serge, invoquant une prétendue donation du roi des Francs en sa faveur, s'empara de Faenza, Forlimpopoli, Forli, Cesena, Bobbio, Comacchio, Imola, Bologne et du duché de Ferrare, chassa les agents du pape, installa les siens, prit en mains l'administration de la ville de Ravenne ; il aurait même occupé la Pentapole si les habitants n'avaient gardé résolument leur fidélité au Saint-Siège. Cette violation formelle des donations carolingiennes constituait déjà une atteinte au nouveau statut de l'Italie : elle fut à bref délai suivie d'une autre. Fidèle au programme conciliant qu'il s'était tracé, Charlemagne avait maintenu le vieux duché lombard de Frioul et laissé à sa tête un duc national appelé Rodgaud ; l'ayant choisi lui-même, il avait lieu de croire qu'il servirait ses intérêts. Or, Rodgaud se révolta avec la complicité de son frère Félix et de son beau-frère Stabilinus, dans l'espoir d'entraîner les Lombards à la suite et d'obtenir la royauté.

## CHARLEMAGNE

Hadrien fut terriblement inquiet. Il ne cessait de prodiguer à Charlemagne les marques de son admiration et de sa confiance, l'appelant grand et excellent roi, manifestant sa tendresse à sa femme et à ses enfants, décrivant les chants d'allégresse par lesquels le clergé et le peuple romain avaient rendu grâce à Dieu de sa visite, affirmant sa foi dans les serments échangés devant le corps de l'Apôtre ; mais derrière ces formules se dissimulait la crainte que les bénéfices de l'effort accompli en 773-774 fussent anéantis. Il lui parut bientôt que la situation était redevenue aussi menaçante qu'à la veille du passage des cluses par l'armée franque et, se tournant vers Charlemagne comme il avait fait en 772, il le supplia d'accourir. Il lui rappela que ce que « l'impudent et arrogant archevêque de Ravenne » avait pris, c'était les cités que Pépin le Bref avait le premier attribuées au Saint-Siège ; il lui montra les Ravennates et les Lombards ne croyant plus à sa parole, les ennemis de la papauté se faisant ironiques, les nations de toute la terre se demandant ce que valaient ce roi et ce royaume des Francs en qui les Romains avaient mis toutes leurs espérances. Afin de l'émouvoir plus profondément encore, il lui présenta Rodgaud agissant de concert avec Hildebrand, duc de Spolète, Arichis, duc de Bénévent, et Reginald, duc de Chiusi, les Grecs et le fils de Didier, Adalgise, prêts à se joindre à eux, et, pour finir, les conjurés projetant d'attaquer Rome par terre et par mer, d'emmener le souverain pontife prisonnier, « de rétablir l'ancienne royauté lombarde et de résister à la puissance du roi ».

Charlemagne, qui s'engageait alors dans la guerre de Saxe, avait besoin d'être tranquille du côté de l'Italie et désirait y envoyer le moins d'hommes possible ; il commença donc par une enquête et des négociations. Il reçut des envoyés de l'archevêque de Ravenne et l'archevêque lui-même ; puis il expédia en Italie, au mois de novembre 775, l'évêque Possessor et l'abbé Rabigaud, qui s'entretenirent successivement avec le duc de Spolète et le duc de Bénévent. Quels propos furent échangés, nous ne le savons pas au juste, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Hildebrand et Arichis ne bougèrent pas et que Rodgaud se trouva livré à lui-même. Le moment était venu d'en finir. Après avoir célébré à Selestadt les fêtes de Noël 775, Charlemagne partit pour l'Italie avec quelques troupes bien choisies. Rapidement, il traversa Pavie et pénétra dans le Frioul. Si l'on en croit un historien lombard de la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les Francs, qui avançaient en ravageant, auraient d'abord subi une sanglante défaite sur les bords de la Livenza. Ce qui est sûr, c'est que la capitale du Frioul et les places qui avaient suivi le duc dans sa rébellion se rendirent les unes après les autres et que Rodgaud, peut-être trahi par les siens, fut tué ainsi que son frère. Stabilinus, assiégé dans Trévise où il avait tenté une suprême résistance, fut pris. Le roi célébra dans cette ville, le 14 avril 776, la fête de

Pâques ; puis il confisqua les biens des rebelles, obligea plusieurs d'entre eux à quitter leur résidence, exila les autres hors de l'Italie, établit des comtes et des soldats francs dans les villes. Ayant ainsi réglé les choses, au moins provisoirement, il s'en retourna au début de juin 776 par Vicence, Ivrée, Patris-Giaigio, emmenant avec lui quelques Lombards prisonniers. Au mois de juillet, il rentra en Francie « avec victoire et prospérité ».

Pendant que ces événements s'accomplissaient au-delà des Alpes, d'autres, également graves, se produisaient de l'autre côté du Rhin, en Saxe.

On entendait alors sous ce nom la vaste contrée qui s'étendait à travers la Germanie septentrionale, depuis une ligne conventionnelle suivant à une certaine distance la rive droite du Rhin jusqu'à l'Elbe et à la Saale et depuis la partie du littoral de la mer du Nord comprise entre les embouchures de l'Elbe et de la Weser jusqu'aux plateaux boisés de la Hesse et de la Thuringe au-dessus desquels le Harz dressait sa haute cime. Ce territoire confinait ainsi, du côté de l'est, aux tribus slaves, du côté de l'ouest et du sud, à la Frise et au royaume franc. Comme au temps de Tacite, ses habitants s'adonnaient principalement à l'agriculture, cultivant le seigle, l'orge, l'avoine, élevant des troupeaux, pratiquant le commerce des chevaux ; les voyageurs empruntaient les routes et surtout les cours d'eau, les pistes. La population était répartie dans des fermes ou des localités généralement situées au bord des fleuves. Elle comprenait, en dehors des esclaves, trois classes : les nobles, les libres et les lites, ces derniers dans une condition assez difficile à déterminer ; d'après le chiffre du wehrgeld la noblesse paraît avoir eu une importance particulière. Les Saxons avaient leur loi, qui n'était pas écrite, et parlaient un dialecte germanique qui présentait des caractères particuliers ; ils étaient partagés en cantons analogues à ceux de la Gaule franque. Bien qu'elle eût atteint un certain degré de civilisation, la Saxe n'avait pu s'élever jusqu'au concept de l'unité politique. On y distinguait trois grands peuples : entre le Rhin et la Weser, dans les vallées de la Lippe et de la Ruhr, le bassin de l'Ems et celui de son affluent, la Haase, les Westphaliens ; de la Weser et de la Hesse à l'Elbe inférieure, les Angrariens ; dans la région comprise entre la Leine, la frontière thuringienne, la Saale et l'Elbe moyenne, les Ostphaliens. Un groupement de moindre importance était constitué au-delà des bouches de l'Elbe, dans la Nordalbingie, par les Transalbiens. Aucun lien fédératif n'unissait ces peuples. De royauté saxonne, il n'y a trace nulle part. Légendaire semble bien l'assemblée générale qui se serait tenue à date fixe « au centre de la Saxe, sur la Weser, au lieu appelé Marklo ».

Depuis des siècles, les rapports entre Saxons et Francs étaient mauvais et l'incertitude des frontières qui les séparaient envenimait les conflits. L'étroite

bande de terre occupée par les Francs sur la rive droite du Rhin était en effet mal délimitée et, du côté du sud, dans la Hesse et la Thuringe, le contact se faisait artificiellement à travers les monts et les bois. Aussi les rois mérovingiens, à partir de Clothaire Ier, avaient-ils maintes fois lancé des colonnes à travers le territoire saxon et, s'il s'était produit une accalmie correspondant au déclin des successeurs de Clovis, la tradition guerrière avait été rétablie par Charles Martel, restaurateur de la puissance franque : il n'y eut pas moins de dix campagnes en Saxe, tant sous son gouvernement que sous celui de ses fils. Les expéditions consistaient en dévastations, massacres et incendies, capture de prisonniers ; quand elles étaient terminées, les Francs rentraient chez eux après avoir imposé aux vaincus un tribut en bétail, vaches ou chevaux, et la livraison d'otages. Dans leur marche en avant, ils avaient pénétré au nord jusqu'à la Weser, au sud jusqu'à l'Ocker.

Cette vieille hostilité, d'où sortit un état de guerre presque permanent, était d'origine politique, mais avec l'arrivée au pouvoir des ancêtres de Charlemagne alliés de l'Église, elle avait pris également un caractère religieux. Les Saxons étaient païens et, si le détail de leurs rites et de leurs croyances est mal établi, on en connaît du moins les traits essentiels. Nous savons qu'ils vénéraient les sources, les arbres touffus et les bois, qu'ils croyaient aux sortilèges et aux devins, brûlaient leurs morts, enfin que, non contents d'offrir des animaux en holocauste à leurs divinités, ils pratiquaient les sacrifices humains. Leurs temples paraissent avoir été un ensemble de bâtiments de pierre ou de bois renfermant l'or et l'argent offerts par les fidèles et entourant une idole en forme de tronc : tel se dressait dans un val environné de monts le célèbre Irminsul. Dès la fin du VIIe siècle, le clergé franc secondé par ses nouveaux princes entreprit de faire pénétrer le christianisme chez ces païens impénitents, et deux grands foyers religieux situés sur le flanc même du pays, l'église d'Utrecht au nord-ouest, l'abbaye de Fulde au sud, devinrent les centres d'une propagande extraordinairement active. A l'école d'Utrecht, instituée par saint Willibrord et dirigée après lui par l'abbé Grégoire, disciple de saint Boniface, furent formés quantité de missionnaires frisons, francs, anglo-saxons, bavarois. L'abbaye de Fulde, fondée en 744 dans la forêt de Bochonie, près des rives de la Fulda, par le Bavaois Sturm, « un homme noble par sa naissance et ses mœurs » qui en devint le premier abbé, et composée de moines vivant sous la règle de saint Benoît, joua un rôle plus important encore. Établie d'abord un peu plus au nord, à Hersfeld, elle avait dû être ramenée vers le sud, se trouvant trop proche des « féroces Saxons ». Là plus qu'ailleurs planait la grande ombre de Boniface, car non seulement l'apôtre avait guidé son disciple Sturm dans le choix de l'emplacement du monastère où il devait

être un jour enseveli mais, lorsqu'il avait été désigné par le Saint-Siège en 722 « pour prêcher les peuples de la Germanie situés sur la rive orientale du Rhin et encore retenus dans l'erreur du paganisme », le pape avait eu spécialement en vue les Saxons et, en leur annonçant le départ de son envoyé, il leur avait demandé de quitter le culte des idoles : en fait, ce sont surtout « les cœurs des Saxons païens » que Boniface avait rêvé d'arracher aux filets du diable. Désormais, soldats et prêtres travaillaient en commun et exigeaient des vaincus autre chose que des troupeaux. Dans les années 744 et 747, de nombreux Saxons reçurent le baptême, et peut-être même fut-il permis à des missionnaires chrétiens « d'aller en Saxe afin d'y prêcher le nom de Dieu et d'y baptiser ».

Lorsque Charlemagne devint roi, il n'y avait pas eu d'hostilités entre les deux peuples depuis plus de quinze ans, mais de continuels incidents de frontière rendaient inévitable la reprise d'une guerre dont on a pu dire que Charlemagne la reçut comme un héritage. Or, les Saxons n'étaient pas des adversaires à dédaigner. L'art militaire avait atteint chez eux une certaine perfection. Ils connaissaient la manière de faire des camps et des fortifications avec de la terre et des arbres ; ils se servaient de machines de guerre, de claies, de perrières. Sur certains points de leur territoire, ils avaient bâti des châteaux, parmi lesquels ceux d'Eresburg et de Sigiburg commandaient les vallées de la Diemel et de la Ruhr. Ils n'étaient pas étrangers non plus aux ruses de guerre. Et puis la Saxe était naturellement protégée par ses fleuves qui constituaient autant de lignes de défense naturelles difficiles à franchir, par ses forêts, ses marécages, ses inondations et la rareté des chemins, voire même par son défaut d'unité politique et territoriale, car, si ce morcellement était susceptible de favoriser les entreprises de Charlemagne, il l'obligeait à vaincre peuple par peuple, à enlever canton par canton. Enfin, les Saxons pouvaient trouver un précieux concours auprès des habitants de la Frise orientale établis le long de la mer du Nord, entre la Lauwers et l'embouchure de la Weser, et demeurés comme eux profondément païens.

Les contemporains de Charlemagne ont eu conscience de ces difficultés. Ils représentent la Saxe comme extrêmement redoutable. Éginhard déclare qu'elle est « deux fois plus large que le pays habité par les Francs et qu'elle a la même longueur », ce qui est inexact en tous points. Alcuin estime que la race des Saxons est « vigoureuse et puissante à la guerre » et, rapprochant son nom du mot latin qui signifie rocher, il conclut que ce nom lui vient de sa dureté. En vérité, Charlemagne ne rencontra nulle part un pareil adversaire et c'est avec raison qu'Éginhard encore a pu dire que, parmi les guerres de Charlemagne, « il n'en fut pas de plus longue, de plus acharnée, de plus pénible

pour le peuple franc », ni qui ait été conduite de part et d'autre avec un pareil acharnement, ni qui ait provoqué la perte de personnages aussi considérables chez les deux adversaires.

La guerre commença en 772 par une vive offensive franque, dont la cause probable fut l'incendie par les Saxons de l'église de Deventer fondée par un prêtre de l'école d'Utrecht, Libuin, « sur les bords de l'Yssel, à l'endroit où Francs et Saxons confinaient ». Parti de Worms où il avait tenu au mois de juillet son assemblée générale, Charlemagne pénétra par la Hesse dans l'Angrarie méridionale, dévastant et brûlant, enleva le château d'Eresburg et, fondant droit sur l'Irmisul situé près de ce château, peut-être même sous sa protection, il pilla le fameux sanctuaire pendant deux ou trois jours, renversa l'idole. Descendant ensuite le cours de la Diemel, il atteignit la Weser où des chefs saxons vinrent le trouver et, ayant reçu d'eux douze otages, il rentra dans la Francie, probablement au début d'octobre. Mais, l'année suivante, les Saxons, qui n'attendaient qu'une occasion de se venger, profitèrent de ce que le roi était en Italie pour se jeter en nombre sur la Hesse. Remontant la vallée de l'Eder, ils mirent le pays à feu et à sang et, tandis que les paysans des environs cherchaient refuge dans le château de Buriaburg, ils assaillirent la basilique de Fritzlar « que Boniface, martyr de sainte mémoire, avait consacrée ». S'en étant emparés, ils firent d'elle une écurie pour leurs chevaux ; ils l'auraient même brûlée si, pour une cause ignorée, ils n'avaient été contraints à la retraite. Retour d'Italie, Charlemagne riposta en lançant au mois de septembre 774 à travers la Saxe (on ne peut préciser davantage) quatre colonnes, dont trois engagèrent avec l'ennemi une lutte victorieuse, et les Francs « ayant incendié et ravagé le pays, tué plusieurs Saxons qui voulaient résister, rentrèrent chez eux avec un grand butin ».

Ces colonnes volantes, envoyées sans doute parce que la saison était trop avancée pour entreprendre une véritable expédition, avaient constitué un simple avertissement. En vérité, Charlemagne brûlait du désir de se venger et, dès le mois de janvier 775, dans un grand conseil tenu à Quierzy avec les évêques et les grands, il fut décidé qu'après l'hiver « on reprendrait la guerre contre la race perfide et infidèle aux traités » et ferait de sa conversion au christianisme la garantie de sa fidélité à la parole donnée. En conséquence, des prêtres et des moines furent adjoints aux soldats pour enseigner les saintes doctrines « à cette nation attachée depuis la création du monde au culte des démons et la soumettre par la croyance au joug doux et suave du Christ » et, au mois d'août 775, le roi partit de Düren avec une armée comprenant en principe « toutes les forces du royaume ». Après avoir passé le Rhin, il pénétra en Westphalie par la vallée de la Ruhr, ravageant et massacrant, enleva d'un

seul élan le château de Sigiburg, releva Eresburg que les Saxons avaient démantelé avant de l'évacuer et y mit une garnison, bâtit à Sigiburg une église, puis par la Diemel atteignit la Weser à Brunisberg. Les Saxons, rassemblés en masse sur ce point pour arrêter les Francs, furent dispersés au premier choc et abandonnèrent le champ de bataille en laissant quantité de morts. Cette marche s'étant accomplie à travers la Westphalie et l'Angrarie, on peut admettre que les habitants de ces deux contrées avaient pris part à l'action. Mais Charlemagne ne s'en tint pas là. Ayant franchi la Weser à la suite de sa victoire de Brunisberg et préposé une partie de son armée à la garde du fleuve, il s'avança avec des troupes d'élite jusqu'à l'Ocker. Épouvantés, les Ostphaliens, conduits par un de leurs chefs nommés Hessi, vinrent le trouver, jurèrent de lui être fidèles et lui livrèrent des otages ; puis le roi retourna chez les Angrariens par un chemin situé plus au nord et, à l'instigation d'un autre chef appelé Brunon, ceux-ci prirent les mêmes engagements.

Cependant les Francs restés en arrière, et qui avaient établi leur camp à Lübbecke, au débouché des portes westphaliennes, non loin de la rive gauche de la Weser, attendant sans doute que le roi vînt les y rejoindre, avaient négligé de se garder. Un jour que, vers la neuvième heure, ils dormaient, les Westphaliens pénétrèrent chez eux et en firent un grand massacre. Charlemagne accourut en toute hâte, rejoignit l'ennemi qui se retirait après ce bel exploit, en tua une partie, exigea des otages comme il avait fait pour les autres Saxons, puis rentra à Düren dans le courant du mois d'octobre, sans évacuer les forteresses saxonnes.

Au fond, il n'était pas rassuré sur les effets de cette expédition et, dès que la révolte de Rodgaud qui l'avait obligé à se rendre en Italie fut apaisée, il reprit le chemin de la Saxe, fort à propos, car pendant son absence les Saxons, oublieux de leurs serments, s'étaient jetés sur le fort d'Eresburg et l'avaient rasé après en avoir chassé les soldats francs ; ils auraient même fait subir le même sort à Sigiburg et déjà ils dressaient leurs machines de guerre contre ses murs, quand une sortie opportune de la garnison les mit en fuite. Parti de Worms au mois de juillet ou d'août 776 « avec de grandes troupes », Charlemagne déploya une telle activité « qu'il prévint tous les préparatifs de résistance élaborés par l'ennemi » et le contraignit à se rendre sans combat. La terreur qu'il inspirait aux Saxons dès cette époque explique en partie leur prompt soumission, mais celle-ci est intéressante à un autre titre. Alors eut lieu en effet pour la première fois l'une de ces émouvantes cérémonies qui devaient se renouveler à maintes reprises dans la suite et frapper au plus haut degré l'imagination populaire. A Lippspringe, aux sources de la Lippe, jusqu'où Charlemagne s'était avancé, des Saxons arrivèrent de toutes parts

avec leurs femmes et leurs enfants, demandant grâce, et non seulement ils remirent au roi des gages et autant d'otages qu'il voulut, mais ils promirent d'embrasser le christianisme et reçurent effectivement le baptême.

Les écrivains francs ont exagéré la portée de cette campagne. Quand, en particulier, les Annales royales disent que « tous les Saxons » vinrent aux sources de la Lippe, « qu'ils promirent de se faire chrétiens et se soumirent à la domination du seigneur roi Charles et des Francs », elles avancent un fait inexact. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de la Saxe pour se rendre compte que seuls les cantons montagneux furent touchés et que le reste, c'est-à-dire toute la plaine septentrionale entre le Rhin et l'Elbe, échappait encore aux Francs. Du moins le roi avait-il témoigné son intention de tenir solidement les régions limitrophes de la Hesse en installant des garnisons permanentes dans le château d'Eresburg relevé par lui et celui de Karlsburg bâti par ses soins, non loin de là, enfin en s'attachant les habitants par le double lien du serment de fidélité et du baptême. L'année suivante, il compléta ces mesures par une grande et solennelle manifestation.

Dans la haute région comprise entre le confluent de la Lippe et de la Patra que ferme à l'horizon la ligne du Teutoburgerwald s'étendait une petite plaine fertile en forme d'anse, avoisinée par une forêt giboyeuse, où jaillissaient d'abondantes sources. L'endroit s'appelait pour cette raison Padrabrunnen, dont l'on a fait Paderborn. Plusieurs raisons l'avaient désigné à l'attention de Charlemagne : c'était un nœud de routes important et le roi était, comme on le verra, passionné de chasses et de bains. Vers la fin du mois de juin ou au mois de juillet 777, il s'y rendit en grand appareil de guerre et tint une assemblée générale où ne parurent pas seulement « tous les Francs », mais des Sarrasins venus quémander une alliance. La présence d'une armée considérable autour de Charles et l'obéissance de tous à ses ordres, le spectacle de la Cour et celui d'une foule bigarrée sur laquelle tranchaient les burnous arabes, l'humble attitude des représentants d'une nation étrangère sans doute ignorée des habitants de ces contrées : autant de causes qui devaient, dans la pensée de Charlemagne, produire sur les Saxons une impression profonde. C'est en effet ce qui arriva. Bientôt ils se présentaient en foule pour recevoir le baptême et jurer fidélité au roi ainsi qu'à la religion chrétienne, déclarant que « s'ils rompaient leurs engagements, ils consentiraient à être privés de leur patrie et de leur liberté ».

Avec ses massacres, ses pillages, ses incendies, la guerre, commencée en 772, et que clôtura au bout de cinq années la brillante réunion de Paderborn, ressemble à toutes celles qui l'ont précédée, et les annalistes la racontent dans les mêmes termes. Elle offre cependant des caractères nouveaux qu'il importe

de souligner : d'abord sa durée et l'enchaînement logique des opérations militaires qui la composent, ensuite l'acharnement des deux adversaires, enfin la méthode avec laquelle Charlemagne a poursuivi, avec la défaite, la conversion des vaincus. Surtout elle a eu un résultat considérable : celui de créer entre la Lippe, la Diemel et l'Eder, une sorte de camp retranché mettant désormais la Hesse et ses précieux sanctuaires, Fritzlar, Fulde, Hersfeld, à l'abri d'une nouvelle attaque des Saxons. Paderborn, où une église était en voie d'achèvement, faisait figure de capitale politique et religieuse et l'illustre abbé Sturm y apparaissait, avec la mission d'abolir les pratiques païennes, prêcher, baptiser, construire des églises. Aucun choix ne pouvait être meilleur que celui du grand vieillard qui remontait aux temps héroïques de saint Boniface et que Charlemagne honorait pour cette raison d'un particulier respect. Nul ne connaissait mieux que lui ces Saxons au contact desquels il avait vécu depuis son enfance, d'abord à Fritzlar, où il fut élève de saint Wigbert, puis à Fulde dont il était l'abbé depuis plus de trente ans : à part un voyage de deux années en Italie pour y étudier « les traditions des monastères », il n'avait jamais quitté la Hesse. Aussi bien il n'est pas douteux que, secondé par ses prêtres, il ait obtenu en peu de temps de sérieux résultats. Le roi des Francs avait-il, dès cette époque, des projets plus vastes ? Rêvait-il de conquérir toute la Saxe et de faire des cantons soumis à sa loi et à sa foi le point de départ d'une offensive de grande envergure ? Il est difficile de l'affirmer, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'il rentra en France au mois de décembre 777, il était fier de l'œuvre grâce à laquelle il avait « changé les loups cruels en tendres agneaux et les terribles molosses en daims couverts d'un doux lainage ».

Neuf années de règne avaient suffi en somme pour permettre à Charlemagne d'obtenir dans le domaine extérieur des avantages considérables. D'une part, il avait liquidé les vieilles affaires d'Aquitaine et de Lombardie, en établissant sur ces deux pays son autorité souveraine, et pris des sûretés contre les Saxons ; d'autre part, il s'était uni étroitement à l'Église et à son chef. En faisant à ce dernier une donation plus large que celle de son père, en associant le clergé catholique à la conquête et à l'organisation des cantons de la Saxe méridionale désormais englobée dans l'État franc, il avait réalisé à la lettre ce titre de « défenseur dévoué et auxiliaire de la Sainte Église » qu'il s'arrogeait dès 769. L'œuvre de ses prédécesseurs apparaissait ainsi non seulement consolidée, mais élargie, et il donnait maintenant le spectacle d'un prince sûr de son but et de ses moyens, affirmant plus vigoureusement chaque jour sa brillante personnalité. Aussi bien le moment est-il venu de faire connaître l'homme, ses idées et ses procédés de gouvernement.

Découvrez la suite de *Charlemagne*  
en achetant le livre !



# TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	1
<i>Chapitre 1</i> PREMIERES ANNEES DE REGNE.....	3
<i>Chapitre 2</i> CHARLEMAGNE .....	33
<i>Chapitre 3</i> GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION .....	55
<i>Chapitre 4</i> LES ARMEES DE CHARLEMAGNE.....	77
<i>Chapitre 5</i> RONCEVAUX. LA REUNION DE L'ITALIE ET DE LA SAXE A L'ÉTAT FRANC.....	91
<i>Chapitre 6</i> LA GUERRE AUX FRONTIERES .....	127
<i>Chapitre 7</i> CHARLEMAGNE A AIX-LA-CHAPELLE.....	151
<i>Chapitre 8</i> L'ORDRE DANS L'ÉTAT.....	171
<i>Chapitre 9</i> L'ORDRE DANS L'ÉGLISE .....	193
<i>Chapitre 10</i> L'ÉTAT FRANC A LA FIN DU VIIIIE SIECLE.....	229
<i>Chapitre 11</i> CHARLEMAGNE EMPEREUR .....	249
<i>Chapitre 12</i> DERNIERES ANNEES DE REGNE ET MORT DE CHARLEMAGNE EN 814 .....	273
<i>Chapitre 13</i> LA LEGENDE DE CHARLEMAGNE .....	309
CONCLUSION .....	349

# Editions Phoenix

## Collection Histoire

1. *Histoire de France*, Jacques Bainville
2. *Napoléon*, Jacques Bainville
3. *Clovis*, Godefroid Kurth
4. *Histoire de la Révolution Française*, François-Auguste Mignet
5. *Charlemagne*, Arthur Kleinclausz
6. *Jeanne d'Arc*, Henri Wallon
7. *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire
8. *L'Épopée des Croisades*, René Grousset
9. *Philippe Auguste et son temps*, Achille Luchaire
10. *Vercingétorix*, Camille Jullian
11. *La Monarchie de Juillet*, Sébastien Charléty



<https://editions-phoenix.fr/>